

Traduire Freud

Marthe Robert

Volume 27, numéro 1, mars 1982

Psychanalyse et traduction

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/003955ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/003955ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Presses de l'Université de Montréal

ISSN

0026-0452 (imprimé)

1492-1421 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Robert, M. (1982). Traduire Freud. *Meta*, 27(1), 29–31.

<https://doi.org/10.7202/003955ar>

TRADUIRE FREUD*

MARTHE ROBERT

Q. *«Retour à Freud» veut d'abord dire retour à la lettre de Freud, au texte même de l'œuvre freudienne. L'une des questions que pose ce mouvement est donc celle de la traduction. Quels sont, à votre avis, les problèmes que celle-ci soulève?*

R. Pour le lecteur français le «retour à Freud» ne peut se faire que par le détour des traductions, c'est-à-dire, imparfaitement, puisqu'en matière de textes aucune traduction ne fait jamais autorité. La seule question qui paraisse vraiment délicate tient au choix d'une terminologie à la fois juste et pratique.

Sur ce point, en effet, il y a presque toujours eu un malentendu. Les premiers traducteurs de Freud en français n'avaient évidemment de son œuvre qu'une connaissance fragmentaire, ils travaillaient, pour ainsi dire, au jour le jour, plus intuitivement qu'en suivant une méthode définie. Très vite, les psychanalystes s'en sont émus. Soucieux de fidélité et de rigueur, voulant laisser à la pensée freudienne son originalité par rapport aux autres disciplines, ils ont tenté de garantir le texte français par des considérations théoriques, comme si la théorie précédait les mots qui permettent de la développer. C'était une erreur : l'établissement d'un texte ne relève pas en tant que tel de la discipline dont il dépend intellectuellement, mais d'abord, exclusivement, de la philologie.

Le traducteur de Freud, comme de n'importe quel auteur allemand, doit donc d'abord être germaniste. Il a pour tâche d'étudier les textes originaux avec une méthode définie qui lui permet de connaître l'origine de chaque vocable problématique, son degré d'ancienneté, son enracinement dans la langue courante, son application à des domaines spécialisés. Il doit donc sans cesse comparer la valeur sémantique d'un mot dans la langue — populaire, littéraire, savante — avec celle que l'auteur lui a donnée dans son œuvre et qu'une étude textuelle méthodique lui permet de déterminer. Il évite ainsi le principal écueil des traductions didactiques : il ne fait ni plus clair ni plus obscur que le texte, il n'explique ni ne commente, mais laisse au lecteur français les mêmes chances de compréhension, ni plus ni moins, que celles dont profite le lecteur allemand.

Q. *Est-ce la ligne qu'on suit dans les traductions françaises de Freud?*

R. Non. Jusqu'à présent les traductions françaises de Freud sont plus obscures et plus lourdes que le texte original, et cela pour deux raisons : elles

* Entretien avec J.P. Gorin paru dans *Le Monde*, supplément au N° 6866 du 8 février 1967.

s'efforcent d'éliminer les ambiguïtés par des paraphrases, et elles proposent des néologismes inutiles qui ne peuvent que contribuer à la confusion des idées. Je prendrai par exemple le mot *Trieb*, que les premiers traducteurs de Freud ont d'abord traduit, comme les anglais, par le mot « instinct » et qui a été remplacé depuis par « pulsion », un néologisme qui semble plus près de *Trieb* étymologiquement et qui n'est pas mal formé. Il serait très intéressant de connaître les considérations qui ont poussé les psychanalystes français à adopter ce mot nouveau de préférence à notre vieux mot d'instinct ; malheureusement la commission linguistique réunie en 1927 pour fixer la terminologie freudienne en français n'a pas publié de procès-verbal motivant son choix : le mot a été accepté sur la seule proposition du Dr Hesnard, sans discussion. Depuis quarante ans, donc, « pulsion » a remplacé en partie « instinct » dans les travaux des psychanalystes français, qui semblent très attachés au mot et à la notion. Cette innovation a eu des conséquences imprévues sur l'évolution des idées. C'est pourquoi au moment où une édition complète des œuvres de Freud est généralement réclamée, il importe de la discuter.

Trieb est un vieux mot germanique, appartenant au langage commun, dont le sens premier est très peu déterminé. Il désigne en gros une force naturelle interne qui meut tous les êtres vivants, y compris les végétaux. Aux XVI^e et XVII^e siècles, le mot prend une grande extension sémantique, sans que son sens soit toutefois précisé. Ce n'est qu'à la fin du XVIII^e siècle que *Trieb* reçoit une définition scientifique, dans la psychologie systématique qui est la première à l'employer. Grimm (1952) cite à ce propos la définition d'un auteur de 1760 qui écrit dans *Triebe der Tiere* (instinct des animaux) : « jusqu'à présent le mot *Trieb* ou *Instinkt* était si imprécis et si flottant que c'est tout juste s'il avait une signification ». Ce qui veut dire que dorénavant le sens de *Trieb* est fixé par sa synonymie avec son doublet latin. Le fait est qu'à partir de la fin du siècle, cette acception prévaut dans toute la littérature : on la trouve chez Lichtenberg, Goethe, Schiller, Schopenhauer, Nietzsche. Et elle est admise par tous les traducteurs français. Il n'y a donc pas en allemand la distinction fondamentale entre *Trieb* et *Instinkt*, qui, pour certains théoriciens, rend nécessaire l'introduction du mot « pulsion ». Les deux mots sans doute n'ont ni la même étendue, ni la même valeur sémantique : *Trieb* est fort et *Instinkt* est plus faible, mais ils coïncident précisément dans le secteur sémantique de la bio-psychologie classique où Freud a pris *Trieb*.

Q. *L'argument vous paraît-il suffisant ? On pourrait objecter que le « Trieb » de Freud n'est pas celui des biologistes, pas plus qu'il ne se confond avec celui de Schopenhauer ou de Nietzsche...*

R. La question n'est pas là, car la philologie n'a pas à discuter en l'occurrence la notion d'instinct, qui est certes discutable, mais la relation de la valeur générale du mot avec la valeur particulière qu'il prend dans le texte donné. Le seul fait que Freud emploie le mot *Trieb* sans jamais le mettre en question nous oblige à admettre que, quelle que soit l'innovation de sa pensée sur ce point, il se rattache à une tradition.

Dès 1883 il s'en sert dans une lettre à Martha Bernays où il note que « c'est la répression constante des *natürliche Triebe* qui nous donne, à nous autres gens cultivés, le caractère du raffinement » (*Briefe* p. 49). Impossible de traduire cette expression autrement que par « instincts naturels » puisqu'en 1883 Freud n'est pas psychanalyste, mais anatomo-pathologiste en même temps qu'homme cultivé, et que, bien entendu, le mot « pulsion » n'existe pas. En 1897 dans une lettre à Fliess (n° 71), il a parlé d'Hamlet en mentionnant « son refus de l'instinct (*Instinkt* cette fois) qui pousse à procréer » montrant bien que, dans son vocabulaire, l'instinct est l'instinct, quelle que soit la théorie dans laquelle par la suite il le fera entrer.

Les preuves ne manquent pas de cette synonymie que Freud admet, en accord, du reste, avec les dictionnaires. Ainsi dans un texte psychanalytique important, *Psychologie collective et analyse du moi*, il emploie indifféremment pour « instinct grégaire » les expressions *Herdentrieb* et *Herdeninstinkt* (p. 130 et ss., t. XIII des *Gesamelte Werke*) : « s'il existe chez l'homme des formations psychiques innées, quelque chose d'analogue à l'instinct (*Instinkt*) des animaux, c'est cela qui forme le noyau de l'inconscient ».

Il semble qu'après cela, la cause soit vraiment entendue. Notez d'ailleurs qu'on ne s'y est jamais trompé dans les milieux psychanalytiques de langue allemande, où ont germé surtout les hérésies : Jung, Adler et tant d'autres n'ont pas quitté Freud parce qu'ils se méprenaient sur sa terminologie, mais au contraire parce qu'ils la comprenaient trop bien.

Q. *Ainsi, vous imputez en partie à un néologisme superflu — « pulsion » — la tendance à nier l'instinct qui s'exprime dans un mouvement de la psychanalyse actuelle ?*

R. En partie, certainement. On ne peut douter que si le mot « pulsion » que les psychanalystes français classiques, je le répète, ont adopté en toute honnêteté, sans se douter de l'usage qu'on en ferait un jour contre eux, n'avait pas supplanté un vieux mot immédiatement intelligible pour tous, jamais il n'eût été possible de dire et d'écrire — comme le fait par exemple le Dr Lacan — que Freud n'a jamais parlé d'instinct. Surtout une pareille assertion n'aurait jamais pu être soutenue sous le couvert de la plus pure des orthodoxies, il lui aurait fallu se déclarer franchement hérétique, ce qui lui eût donné le droit d'exister ailleurs, mais non pas au nom de Freud.

Or du point de vue de la critique des textes, l'hérésie n'est ni bonne ni mauvaise, c'est le droit et la responsabilité de chaque auteur de tirer de Freud des conséquences, des prolongements voire des déviations, qui lui paraissent nécessités par les besoins de son époque ou par ceux de sa propre recherche. Mais le critique a son mot à dire quand les contresens, les faux sens, les erreurs tendancieuses de traduction finissent par se substituer au texte authentique. Et il a le droit de rappeler qu'en matière de critique textuelle et d'exégèse, l'intéressant, le séduisant, le nouveau, voire le génial, sont absolument sans valeur ; le seul critère dont il faille tenir compte est le vrai ou le faux.